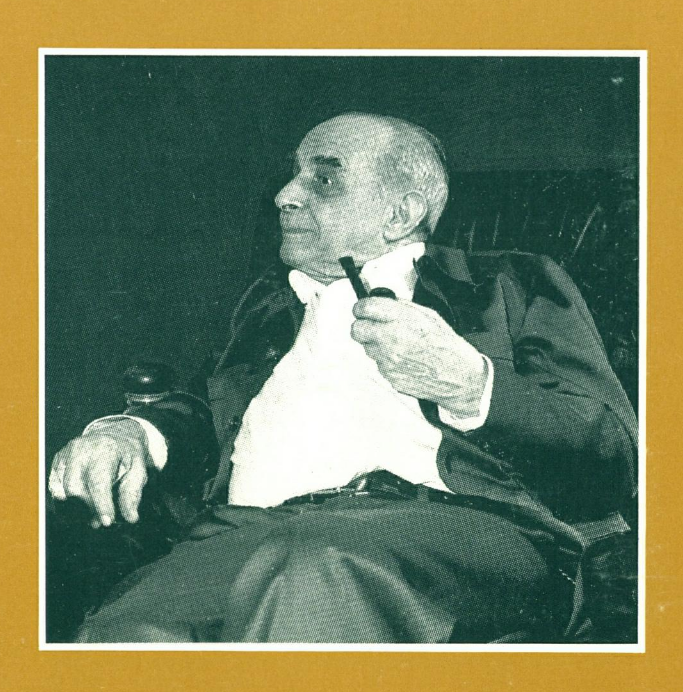
Octave Mannoni

Nous nous quittons. C'est là ma route.

Carnets



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE



Octave MANNONI

NOUS NOUS QUITTONS.
C'EST LÀ MA ROUTE.

Collection : ESPACE ANALYIQUE

PRIÈRE D'INSÉRER

A la demande des héritiers de Mme COLOMBIER-MANNONI, nous vous demandons de bien vouloir insérer la présente notice dans les ouvrages que vous avez en stock.

En effet, page 114 du livre *Nous nous quittons. C'est là ma route*. Octave MANNONI écrit : "Il faut que je note ici l'histoire résumée de ma vie avec ma femme."
Les héritiers de Mme COLOMBIER-MANNONI souhaitent préciser que "cette histoire est purement subjective et ne retrace ni un portrait réel de cette dernière ni un récit objectif de la vie du couple".

Denoël

Nous nous quittons.
C'est là ma route.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions du Seuil

Psychologie de la colonisation, 1950
Réédité aux Éditions universitaires, 1984,
sous le titre *Prospero et Caliban.*
Lettres personnelles à Monsieur le Directeur, 1951
Réédité aux Éditions Tchou, 1977, sous le titre *La Machine.*
Freud, 1968, coll. « Écrivains de toujours ».
Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre Scène, 1969.
Fictions freudiennes, 1978.
Un commencement qui n'en finit pas, 1980.
Ça n'empêche pas d'exister, 1982.
Un si vif étonnement, 1988. *La honte, le rire, la mort.*

Aux Éditions Denoël

Lettres personnelles
Fiction lacanienne d'une analyse, 1990,
coll. « L'Espace analytique ».

Octave Mannoni

Nous nous quittons. C'est là ma route.

Carnets



L' ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

30, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23742-7
B 23742-4

Note de l'éditeur

Octave Mannoni a laissé à sa mort trois carnets constituant un Journal écrit entre 1921 et 1958. S'adressant à l'époque à un « lecteur fantôme », il y a témoigné de la rigueur de ses interrogations, de l'intensité de ses passions ainsi que de la singularité des sources de son expérience psychanalytique. La publication posthume de ce texte a impliqué de le transcrire en maintenant son authenticité et sa continuité sans nuire à sa lisibilité. Aussi Maud Mannoni et Patrick Salvain ont-ils eu pour charge d'écarter les fragments s'apparentant aux notations d'un agenda ou d'un répertoire : index des noms du second volume, indications de lecture, citations isolées, notes du quotidien, annonces de rendez-vous, listes d'adresses, invitations... Par ailleurs, pour des raisons de discrétion familiale, il a fallu ne reproduire que partiellement l'évocation du temps de vie conjugale abordé dans le premier carnet. Enfin quelques poèmes publiés sous une forme plus développée sont ici présentés dans leur version définitive.

Pour le reste, cet écrit parle de lui-même. Mais peut-être est-il maintenant à lire en laissant résonner l'écho de cette phrase de Freud dite à Th. Reik au moment de leur séparation : « Les gens n'ont pas besoin de rester collés l'un à l'autre lorsqu'ils vont ensemble. »



Venue au monde

Je suis né au bord du Néant.

Le Néant est une rivière parallèle, à peu près, au Beuvron, mais dont on ne peut guère dessiner le cours, car il se présente comme une suite de marécages et de poudrières pour aller se jeter, plus loin, dans la Loire. Je suppose qu'il doit son nom à sa mauvaise réputation; que *néant* est là pour *noyant* car il était dangereux de s'y baigner.

Je suis venu au monde à la fin de l'autre siècle, quelques mois avant 1900.

Quand, beaucoup plus âgé, j'ai lu la façon dont Jean Tardieu a raconté sa naissance et, si j'ose dire, avec autant de précision que s'il y avait « assisté », je me suis aussitôt « reconnu ».

Je suppose que pour moi aussi les choses se sont passées telles qu'il les décrit : la salle des déclarations, le « bureau des naissances, décès et autres » et le « Dignitaire », bien que, pas plus que lui, je n'en aie aucun souvenir...

Ce que ma formation a sans doute de plus particulier, et de plus inattendu, c'est que mes parents étaient tout à fait étrangers à la Sologne, étant tous les deux originaires de la même « Pieve », dans la région la plus centrale de l'île de Corse.

Fils et fille, l'un et l'autre, d'enseignants, ils parlaient un français beaucoup plus correct que celui des Solognots, et même que celui de mes maîtres – et cela a eu des conséquences très importantes pour moi. Car à la maison nous ne parlions jamais qu'un français irréprochable, tandis qu'entre eux, ma mère et mon père utilisaient ce patois italien qu'était la « langue » corse, sans s'être jamais

doutés qu'en les écoutant parler j'apprenais moi aussi cet idiome. J'avais si bien apprécié la situation que je me serais bien gardé de laisser voir que je les comprenais. Ils me mettaient quelquefois à l'épreuve en m'adressant brusquement la parole dans leur langue pour me proposer quelque friandise, mais bien que très jeune encore (aux environs de trois ans) je comprenais si bien mon avantage que je prenais immédiatement l'air ahuri de l'incompréhension totale...

Je me suis quelquefois beaucoup étonné de n'avoir jamais raconté cet aspect de mon éducation lors de mon analyse avec Lacan. Cela s'explique d'ailleurs très bien par la situation transférentielle elle-même. J'ai raconté ailleurs comment cette situation s'est renouvelée quand deux analystes anglais sont venus interroger les lacaniens... Une partie de l'entretien s'est déroulée en français, mais les deux Anglais échangeaient entre eux leurs impressions de façon d'ailleurs plutôt désobligeante. Mais là ma réaction fut différente : je les interpellai en anglais de façon à leur faire honte et, hypocritement, ils me félicitèrent – un peu rouges tout de même – pour ma connaissance de leur langue...

O. M.
mars 1989

PREMIER CARNET

1921

Seigneur, j'ai négligé la saison des semailles;
Rien ne reste en mes mains du grain que je reçus.
Et le temps est venu de prendre la faucille
Et de porter ma gerbe humblement à vos pieds

La fleur dont le méchant ne veut pas dans ses granges
Est toute ma moisson
Mais je veux la tresser aussi dans la couronne
Où sont l'épi, le lys, l'épine et le chardon.

Réfugie-toi au-dedans de toi-même. Là est la source du Bien, source toujours jaillissante si toujours tu la creuses.
Marc Aurèle, VII, LIX.

28 novembre

Il ne s'agit pas seulement de s'étudier pour se connaître, de se connaître pour se vaincre. Sans doute telle est souvent la pensée de Marc Aurèle, mais c'est une théorie qui ne me tente pas. J'aime mieux le précepte socratique : γνωθι σέαυτον. Car ce principe, à y bien regarder, n'a pas seulement une portée morale, mais encore métaphysique. Nous ne trouvons rien en nous qu'au fur et à mesure que nous le créons. Il s'agit de trouver son être. L'âme, l'homme intérieur, ὀἐσω ανθρωπος, c'est le monde où la volonté est créatrice. Ailleurs elle est impuissante. Ainsi nous « récupérons » Marc Aurèle dans une formule plus large.

Celui qui apprend un exercice physique, danse, escrime, natation, « fait son corps ». Il y emmagasine des mécanismes nouveaux, il le rend capable d'un plus grand effort.

Celui qui médite fait son âme. Il ne la débrouille pas, il ne la clarifie pas, pas plus que le Dieu ne débrouille le chaos : Il crée à neuf. (Le maçon qui fait une maison avec des briques n'organise pas seulement les briques : il fait la maison.)

C'est pourquoi ce que j'entreprends ici, ce n'est pas un journal intime. Je ferai toujours comme si ceci devait être lu par quelqu'un qui connaîtrait ma pensée. Je ne comprends pas que Léonard de Vinci ait fait un journal intime chiffré. Ou, plutôt, ce n'est pas exactement ce que je veux dire, je ne comprendrais pas qu'on écrivît quelque chose de strictement individuel. Qu'on notât des sensations pour s'en souvenir, par exemple.

(Le chiffre de Léonard de Vinci était une garantie contre les indiscrétions. On ne *devrait* pas en avoir besoin.) Toute pensée qui n'est pas, qui ne s'avoue pas *sociale* est inférieure et impuissante. Tout ce qui est raisonnable peut être exprimé, discuté, analysé, prouvé.

Il ne faut pas oublier que tout art, fût-ce la musique, est un langage plus ou moins souple. S'attacher à ce qui échappe au langage, comme veulent ou voulurent le faire beaucoup d'artistes, c'est renoncer à l'art. Arthur Rimbaud seul fut logique dans son attitude dès qu'il se fut attaché au « résidu individuel ». Il s'engagea dans l'armée néerlandaise.

Ce qui ne peut s'exprimer a sa beauté, c'est peut-être même la source de toute beauté, et c'est pourquoi la beauté ne peut être analysée. Mais notre instrument est la raison. Il n'y a pas de beauté sur la palette du peintre. Pour celui qui analyse, il n'y a rien de plus sur le tableau que sur la palette. Mais il faut voir.

Il n'y a pas de contradiction en tout cela. Celui qui fait un tableau est obligé de se servir des couleurs de l'arc-en-ciel. Il n'y en a pas d'autres. Et pourtant il y a dans son travail quelque chose qui n'a rien de commun avec les couleurs. Et ce quelque chose qui lui est intérieur, qui est la Beauté, il le crée en lui dans la mesure où il l'exprime. Il faut passer par l'algèbre pour donner une valeur à x. C'est une loi de l'intelligence. Mais les enfants veulent trouver x tout de suite.

Il faut faire son âme comme le sculpteur fait la statue (c'est quelque part dans Platon), comme le peintre fait le tableau.

Celui qui s'attache aux sensations, à l'extérieur, se gaspille et se perd. S'il a un génie de bonheur, c'est l'oubli de soi-même.

Une sorte de suicide. *Woe to him who only seeks in life intensity of sensation. That man fails to attain the true end of existence, which is harmonious activity, the imitation of the great divine law, or, as Plato calls it, holiness* (Philarète Charles, à propos de J. Keats).

Nous ne possédons rien que nous-mêmes. Ne lâchons pas la proie pour l'ombre, ne nous attachons pas à ce qui se passe et qui passe.

This is my prayer to thee, my lord.
Strike, strike at the root of penury in my heart...
Give me the strength to raise my mind high above daily trifles.

Rabindranāth Tagore

Et, plus humaine, la prière de Socrate :
Pan, et vous les autres divinités de ces lieux, donnez-moi la beauté intérieure et que l'extérieur soit en harmonie avec l'intérieur, que le Sage me paraisse toujours riche et que j'aie juste autant d'or que le sage seul peut en emporter avec lui. Avons-nous quelque chose à ajouter, Phèdre? (Platon, *Phèdre,* fin).

En relisant, je pense à une comparaison plus exacte : il faut faire son âme comme son corps. Mais la beauté du corps s'acquiert par la gymnastique, il faut décomposer et recomposer les mouvements, s'astreindre à une « dialectique » des muscles. Et le corps que l'exercice a formé est beau même au repos. Et sa beauté n'a rien de commun avec la gymnastique. Elle a mille causes, nourriture, hérédité..., mais elle n'est rien qui ressemble à ses causes. De même la beauté intérieure.

C'est ce qui reste de la théorie platonicienne : la dialectique qui mène à la contemplation. Les Idées existent réellement, il ne s'agit que de s'entendre.

Il fait extrêmement froid et ce matin les pruniers étaient couverts de givre. On eût dit des amandiers en fleur. Et je me suis rappelé ce voyage, à la fin de la guerre, où, en une nuit, j'avais traversé la France du Nord au Sud; dans le froid du premier rayon de l'aube, les amandiers fleuris, au bord de la voie; la distance parcourue, en quelque sorte « concrétisée » dans la surprise du réveil. Je comprends le diagnostic grave de la nostalgie prolongée.

Avant d'aller plus loin, je songe qu'il est nécessaire de déclarer

ceci : il n'est pas bon que le futur soit responsable du passé. Par conséquent, je me donne ici le droit de me contredire et d'être illogique, sans aucun scrupule, puisque j'écris au jour le jour. Il en restera bien quelque chose.

29 novembre

...notre volonté est capable de vouloir et de laisser ensuite l'acte accompli s'expliquer par les antécédents dont il a été la cause (Bergson, D.I., p. 121).

Une observation psychologique un peu attentive montre qu'on ne se conduit pas par raison. Si l'action nous tient tant soit peu à cœur, on ne la confie guère au raisonnement syllogistique. Sans doute on réfléchit, on délibère ou enquête, mais non en soi-même, au-dehors en quelque sorte. On recherche plus les conséquences immédiates et lointaines de l'action que la justesse de ses motifs, car on voudrait, on devrait n'agir jamais qu'en parfaite connaissance de cause si cela était possible toujours. Et puis, une fois l'acte irrévocablement décidé au nom des raisons que la Raison ne connaît pas, on le légitime après coup par des raisons raisonnantes. C'est pourquoi celui qui donne des motifs raisonnables de la conduite m'est toujours apparu comme une manière de sophiste – inoffensif ou de bonne foi –, à moins qu'il ne soit le martyr d'un idéalisme barbare et mal compris. Il faut avoir une vie bien mince et bien insignifiante pour pouvoir la mettre en syllogismes.

Il est vrai que si cela était possible, il en résulterait de grands avantages : plus de guerres ni de procès, tout au plus des querelles inoffensives comme celles qui séparent les sectes philosophiques. Quel beau peuple à gouverner, croirait-on. Mais il n'en est rien, on le voit vite à la réflexion, car il n'y a pas ...il ne peut pas y avoir de morale de la raison, il n'y a pas de raison poétique. La Raison, dit Plotin, *ne possède pas son objet*. La raison mène à tout, au crime comme à la vertu. C'est un instrument et, sans une réalité morale différente, nous n'en avons pas le mode d'emploi. La raison, autrement dit, est capable d'organiser une police, mais incapable d'édicter une loi. Pour moi, j'aimerais mieux vivre chez les Papous que dans une société de pures raisons, à quoi bon une raison sans idéal? Mieux vaut un idéal discutable et une raison

moins assurée. On ne joue même pas aux échecs avec la raison seulement, car il faut accepter *arbitrairement* la règle du jeu. Quoi qu'en pense à première vue le sens commun, plus on est raisonnable, plus on s'assimile à la machine, à la machine à calculer par exemple qui peut résoudre tous les problèmes, mais qui est incapable de les poser, ni de dire s'il s'agit de francs, de pommes ou de kilowatts-heure. Où tend ce beau paradoxe? La conduite d'un homme exprime son individualité profonde. C'est pourquoi elle n'est pas seulement susceptible de justice mais de beauté. L'homme n'est pas seulement une machine à raisonner, il est encore ce qu'on a appelé un cœur, dans le sens que Pascal donne à ce mot, par exemple. Pourquoi donc s'embarrasse-t-il de raisons?

C'est à cause de la société. Il faut qu'il rende compte, qu'il se justifie, et non seulement qu'il se justifie, mais qu'il se fasse aussi connaître pour qu'on puisse dans une certaine mesure prévoir ses actions futures. Par conséquent qu'il se lie. C'est une nécessité uniquement sociale qui veut que nous soyons logiques avec nous-mêmes, de là viennent toutes ces acrobaties sophistiques pour sauver l'apparence de l'unité de principe dans notre conduite.

Je sais bien que tout cela est grossi, et qu'il y faudrait beaucoup de correctifs. Par exemple, nous nous persuadons nous-mêmes par nos raisons, et c'est là l'action de la société sur l'individu. Nous ne la trompons pas en faisant semblant de nous soumettre, nous nous soumettons dans une grande mesure, et ceux qui n'ont pas une individualité assez riche se soumettent aveuglément. (Attention, je ne voudrais pas tomber dans la théorie de Nietzsche.) Mais il ne faut peut-être pas considérer l'individu comme un ennemi de la société. Nous sentons qu'il n'y a pas d'hostilité; mais de « réaliser » le moyen de les concilier par le raisonnement sans se payer de mots, c'est là que la difficulté commence. Et c'est un bien gros problème. Laissons cela pour plus tard.

Cela mène à des considérations sur la psychologie féminine. Moins encore que l'homme, la femme ne se conduit pas par raisons. Elle est, à un moindre degré, sociale. Quand l'homme est aux palabres, la femme est dans la hutte. Mais il faut aussi qu'elle s'explique. Nous comprendrions peut-être les femmes si elles ne voulaient pas s'expliquer. Il n'y a pas de si grande différence entre leurs instincts et les nôtres. Nous avons une hérédité maternelle qui nous éclairerait du dedans. Mais nous

nous arrêtons aux raisons, nous les prenons pour de la monnaie de bon aloi. Or elles ne sont rien pour la femme, ou, si elle y attache de l'importance, elle ne peut qu'y perdre, soit qu'elle rogne sur sa personnalité, soit qu'elle soit sans cesse en lutte contre sa nature. Et ce n'est pas un des moindres charmes que celui d'une âme riche en instincts harmonieux, raffinés, et qu'on ne devine qu'obscurément. C'est peut-être la seule chose qui attache véritablement en amour, car on se lasse de tout le reste. Mais il ne faut pas faire le contresens que j'ai trouvé dans une pièce de théâtre moderne : une femme aime un philosophe pour sa philosophie (!), mettons pour son âme. Mais elle veut connaître sa théorie, qu'il la lui révèle, c'est ce à quoi elle s'attache et elle le quitte parce qu'il refuse. C'est d'une grande naïveté. Le plus beau système de philosophie n'a rien à voir avec la beauté morale. Il n'est pas là question d'idées.

Au lieu de citer Bergson au début de cette divagation qui va un peu bien à l'aventure, j'aurais pu citer le livre sacré chinois, le *Ly-Kin* (VIIe siècle av. J.-C.)!

Quand une femme te parle, souris-lui, et ne l'écoute pas (c'est intitulé *Sagesse*).

Quand même tous les raisonnements seraient des sophismes, il faudrait encore raisonner.

J'ai trouvé provisoirement une définition de la conservation de l'énergie. Je la note ici pour la discuter plus tard.

Étant donné les nombres qui mesurent, dans des phénomènes qui sont causes et effets les uns des autres, certaines choses que nous avons appelées quantités d'énergie et qui n'ont rien de commun entre elles que cette appellation, le fait qu'il existe un nombre ou des nombres qui permettent dans tous les cas de passer d'une des mesures numériques à une autre par le calcul rend légitime cette appellation (évidemment c'est à remanier).

(...)

1er décembre

Les jurés et la justice.

Landru vient d'être condamné à mort, et les jurés qui l'ont condamné ont signé un recours en grâce à l'unanimité. Or, si



Nous nous quittons. C'est là ma route.

Ces trois carnets inédits d'Octave Mannoni constituent un *Journal* écrit entre 1921 et 1958, date après laquelle sa passion de témoigner a trouvé une nouvelle voie à travers son œuvre psychanalytique.
On y découvre les sources de sa formation : interrogations du jeune philosophe, frayages du poète, saisissements et aléas de la vie amoureuse, ironie de l'expérience coloniale, étonnements et doutes, insistance des rêves enfin... Et il apparaît alors que l'analyse de l'auteur a commencé bien avant ce jour de l'après-guerre où il s'est rendu chez Lacan, lequel a pu lui dire : « Vous êtes un obsessionnel guéri. » Car la curiosité et l'humour ne sont pas restés en attente chez celui qui n'a cessé d'être animé par la passion de savoir et d'aimer, ou encore de rester en éveil au contact de la création littéraire.
Voici donc « le carnet de route » d'un écrivain et d'un homme de liberté mais aussi un document sans équivalent sur une rencontre avec la psychanalyse en sa vérité insolite.

L'auteur : Octave Mannoni ne devint psychanalyste qu'après avoir consacré d'abord sa vie à la philosophie, la littérature et l'ethnographie. Il fut aussi à ses heures poète et botaniste. A publié aux Editions du Seuil : *Psychologie de la colonisation*, 1950, *Lettres personnelles à Monsieur le Directeur*, 1951, *Freud*, 1968, *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre scène*, 1969, *Fictions freudiennes*, 1978, *Un commencement qui n'en finit pas*, 1980, *Ça n'empêche pas d'exister*, 1982, *Un si vif étonnement*, 1988. Aux Editions Universitaires : *Prospero et Caliban*, 1984. Aux Editions Denoël : *Lettres personnelles, fiction lacanienne d'une analyse*, 1989.

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni



B 23742.4 9.90
ISBN 2.207.23742.7
160 FF TTC

En couverture:
Octave Mannoni
© Photo Georges Poncet